

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1966)

Heft: 3

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Roth, Charles / Chanel, Françoise / Aguet, J.-P.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Medieval Miscellany Presented to Eugène Vinaver by Pupils, Colleagues and Friends, edited by F. Whitehead, A. H. Diverres and F. E. Sutcliffe, University Press, Manchester, Barnes and Noble, New York, 1965, XV + 365 p., portr.

Après avoir débuté à Oxford, M. Vinaver est, depuis 1933, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Manchester. Elève de Bédier, il se signale, par sa thèse, comme un « arthurien » avec qui il faudra compter; et c'est à la littérature arthurienne que M. Vinaver a consacré une partie importante de sa carrière de médiéviste. L'édition qu'il a donnée de la *Morte d'Arthur* de Thomas Malory manifeste une forte personnalité, qui ne craint pas de provoquer la controverse.

Cette personnalité attachante se reflète dans les *Mélanges* qui lui ont été offerts pour son soixante-sixième anniversaire. Le recueil sort de l'ordinaire : il éveille l'impression que ce sont vraiment des élèves et des collègues qui ont voulu fêter leur maître et ami en lui offrant des travaux qui tiennent compte de ses préoccupations, et c'est tout bénéfice pour le lecteur, qui trouvera dans ce recueil une unité exceptionnelle. En effet, sur 24 articles, 12 sont consacrés à des sujets arthuriens. L'éventail est largement ouvert: à côté d'études nouvelles sur des casse-tête classiques (l'auteur du *Tristan* de Béroul¹, la baguette de coudrier du *Lai du Chêvrefeuil*²), on peut lire, ouvrant des perspectives neuves, une analyse de traits syntaxiques communs à *Girart de Roussillon* et au *Tristan* de Béroul, non pas recherche d'influences réciproques, mais tentative pleine d'intérêt de situer ces deux œuvres à un même niveau stylistique³.

Editeur de textes à un moment où l'on pouvait considérer comme close l'ère lachmanienne, où les médiévistes français penchaient pour un « abstentionnisme » qui se traduisait par l'édition du « meilleur manuscrit » en renonçant à toute tentative de reconstituer le texte original, M. Vinaver a tenté de dégager des principes de critique de texte fondés sur l'analyse mécanique de l'acte du copiste⁴. Cet aspect de son enseignement est reflété dans trois articles consacrés à des

¹ Gweneth Whitteridge, *The Tristan of Béroul*, pp. 337-356.

² Elizabeth A. Francis, *A comment on Chevrefoil*, pp. 136-145.

³ W. Mary Hackett, *Syntactical features common to Girart de Roussillon and Beroul's Tristan*, pp. 157-166.

⁴ *Principles of textual emendation*, dans *Studies in French Language and Mediaeval Literature Presented to Professor Mildred K. Pope* (Manchester, University Press, 1939), pp. 351-369.

problèmes de critique de textes. Dans l'un d'entre eux (qui est en fait une treizième contribution arthurienne), M. T. B. W. Reid s'attaque, à son tour, au problème de l'édition de textes médiévaux transmis par un seul manuscrit défectueux, proposant, au passage, quelques corrections intéressantes au texte de Béroul¹.

Neuf articles, enfin, sont consacrés à divers points d'histoire, de langue et de littératures médiévales anglaise, française, italienne et espagnole. Parmi eux, la seule contribution « continentale », celle de M. R. L. Wagner². Il est impossible de citer tous les collaborateurs, mais il vaut la peine d'attirer l'attention des historiens sur l'un des rares textes (demeuré inédit jusqu'ici) prenant la défense des Templiers, datant vraisemblablement du début de 1309, et conservé à Cambridge, Corpus Christi College, Ms. 450, que publie et commente M. C. R. Cheney³.

Une bibliographie choisie des publications de M. Vinaver médiéviste complète ce recueil d'hommages auquel les Presses de l'Université de Manchester ont voué tout leur soin.

Charles Roth.

¹ *On the text of the Tristan of Béroul*, pp. 263-288.

² *Villon et Jean de Bueil (d'un exemple à un mythe)*, pp. 289-299.

³ *The downfall of the Templars and a letter in their defence*, pp. 65-79.

Gisèle BRETONNEAU : *Valeurs humaines de J.-J. Rousseau*. Ed. La Colombe, Paris, 1962. 308 p.

L'étude de l'élément pédagogique de l'œuvre de Rousseau n'est certes pas nouvelle. Dans son ouvrage *Valeurs humaines de J.-J. Rousseau*, tiré d'une thèse soutenue en Sorbonne — dont le titre était *La formation de la personnalité et les valeurs humaines selon J.-J. Rousseau* — à l'occasion des manifestations qui ont marqué le 250^e anniversaire de la naissance de notre compatriote, Mme Bretonneau reprend donc un sujet familier tant aux admirateurs littéraires de Jean-Jacques qu'aux pédagogues proprement dits. Il s'agit pour elle de montrer, en se basant autant sur la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* que sur le *Traité de l'Education*, le cheminement d'une âme sensible et sincère à la recherche du bonheur.

Retenant les différentes valeurs qui sont autant de jalons indispensables sur cette route, l'auteur souligne ce premier principe essentiel de l'éducation qui est de suivre la nature, en tenant compte avant tout de la nature spécifique de l'individualité enfantine. Partant de ce postulat, il s'agit de développer sans heurts la sensibilité de l'enfant, de lui présenter l'image d'une harmonie d'intelligence et d'une harmonie de sentiment qui puisse ensuite servir d'assise solide à sa sensibilité d'adulte. Cette harmonie ne peut être atteinte que par la simplicité qui rend les âmes transparentes.

Rousseau a souffert pendant toute son existence de l'opacité des âmes qui fut un obstacle au bonheur tel qu'il le concevait ; il a fait vivre dans son œuvre des âmes transparentes : Julie, Claire, dont la conduite tout entière se basait sur la sincérité. L'enfant et l'adolescent sont, pour Jean-Jacques, naturellement sincères, et la sincérité joue un rôle primordial dans la communication de l'adulte avec l'enfant ; elle seule permet ces échanges de valeurs si nécessaires tant dans l'éducation individuelle que dans l'éducation familiale.

Mais ces valeurs, l'enfant ne peut les acquérir que par l'expérience — expérience de l'effort, des choses, découverte du « livre de la nature » ; l'expérience, négative ou positive, prévient les vices, garantit de l'erreur ; c'est elle aussi qui posera les limites à la liberté de l'homme — cet élément indispensable dans l'accès-sion de l'être aux valeurs affectives et morales. Mais à la liberté s'ajoute un nouveau dynamisme créateur de l'être humain : l'amour, dévouement à l'être aimé et aux valeurs, terme de l'évolution affective, puisqu'il n'est pas seulement amour d'un être, mais amour de la nature et de ses créations, religion naturelle.

Par l'amour seul, cependant, l'âme n'accède pas au bonheur : il lui faut une énergie plus dynamique : la vertu, force morale, longue patience éducative, discipline consentie, école de l'honneur ; que l'on songe au chemin accompli par Julie depuis ses premiers transports pour Saint-Preux jusqu'à sa sérénité d'épouse et de mère.

Grâce à la prise de conscience de ces valeurs, l'enfant — puis l'homme — est en mesure de comprendre, de vivre le bonheur. L'enfance est l'âge de la gaieté, de la spontanéité du bonheur, mais ce bonheur dans le présent qui est celui des jeunes êtres prépare le bonheur mûr, consenti et compris de l'adulte. Finalité de l'éducation, le bonheur donne accès à la sagesse, sagesse de l'esprit autant que des passions. La conscience idéale, celle qui aurait assimilé toutes ces valeurs, aurait le privilège de vivre le bonheur.

La sympathie totale avec laquelle Mme Bretonneau développe cet aspect des théories de Rousseau n'empêche pas que l'on referme ce livre avec une certaine impression de malaise. Chaleureux, généreux, certes, mais confus, flottant entre la pédagogie, la philosophie, la métaphysique et un lyrisme inhérent à certains passages de Rousseau, manquant de rigueur dans la définition même du mot « valeur », lui donnant huit sens particuliers et un sens parfois général qui les transcende, sans que le passage de l'un à l'autre soit clair ; on se demande ce que ce livre apporte de vraiment nouveau, sinon le biais sous lequel le problème est abordé. Et les erreurs typographiques un peu trop nombreuses, ainsi que l'absence totale de toute référence et d'une bibliographie, étonnent, d'autant plus que, tiré d'une thèse et publié à l'occasion d'un jubilé, cet ouvrage semblait promettre plus qu'il ne tient en réalité.

Françoise Chanel.

Jean-Jacques FIECHTER : *Les deux méthodes : l'évolution du socialisme français de l'Affaire Dreyfus à la Grande Guerre*, Librairie Droz, Genève, 1965, 292 p.

Le 3 novembre 1965, devant une commission formée de M. le doyen J.-C. Biaudet et de M. le professeur J. Freymond, M. Jean-Jacques Fiechter a soutenu sa thèse de doctorat ès lettres intitulée *Les deux méthodes : l'évolution du socialisme français de l'Affaire Dreyfus à la Grande Guerre*.

Dans son exposé introductif, le candidat a fait ressortir avec clarté quelles ont été l'origine et les visées de son travail. Origine qu'il faut situer dans l'étude de la controverse Jaurès - Guesde — *Les deux méthodes* — qui eut lieu à l'occasion d'une conférence du premier à Lille, le 16 novembre 1900 (dont le texte, accompagné de la réplique de Guesde, se trouve fort opportunément repris en annexe de la thèse, pp. 231-258). Controverse qui fait apparaître à un moment précis de l'histoire du socialisme en France, comme du socialisme international, après la crise

provoquée par l'affaire Dreyfus et rendue plus aiguë par le « cas Millerand », l'opposition des deux chefs français tant sur l'attitude de principe, doctrinale — révolutionnaire essentiellement ou réformiste-révolutionnaire — que sur la tactique à suivre dans le combat politique pour la réalisation du socialisme.

Visées de la thèse : faire ressortir l'évolution, si évolution il y eut, du socialisme français en dégageant les composantes, internes et externes, variables et constantes, en situant chaque personnalité dirigeante, chaque événement à sa juste place et dans sa perspective et ses proportions correctes ; ceci au moyen d'un retour aux sources mêmes de l'activité socialiste durant la période qui s'étend de l'affaire Dreyfus à l'entrée de J. Guesde et de Marcel Sembat dans un gouvernement d'Union nationale à la fin d'août 1914, l'auteur choisissant de donner une place privilégiée dans son étude, non tant à l'analyse des textes doctrinaux ou de la presse, des procès-verbaux de congrès ou des discours politiques — sources pourtant exploitées attentivement pour restituer le climat et les circonstances de l'évolution envisagée — mais surtout aux « actes parlementaires » des représentants socialistes entre 1902 et 1914, c'est-à-dire aux positions prises à l'occasion d'une centaine de scrutins analysés sur la base des données du *Journal officiel* et soigneusement sélectionnés comme particulièrement significatifs au sens de l'hypothèse déterminant la méthode suivie tout au long du travail : « Un scrutin isolé peut prêter à confusion, mais si l'examen porte sur une centaine de scrutins, la série des votes ainsi obtenue ne saurait induire à des conclusions hâtives. C'est la ligne politique de leur auteur qui se trouve mise à jour et, à travers l'enchevêtrement des circonstances, les prises de position du militant face à ses responsabilités. La confrontation des votes permet donc des constatations significatives. »

Pour les besoins de sa démonstration, M. Fiechter a été ainsi amené, en analysant ces prises de position situées conjointement aux luttes de tendance dans les groupes, puis dans le parti uniifié, à une sorte de recherche de « micro-histoire » dont on trouve les résultats exprimés globalement dans une série de tableaux publiés en appendice — dont la codification, ainsi que le remarqua un des directeurs de thèse, est sans doute compliquée, rendant difficile leur compréhension — et commentée de façon succincte et précise dans le corps de la thèse, pour trois périodes chronologiques — 1902-1905, 1905-1910, 1910-1914 — dont la coupe est déterminée par les événements de l'histoire interne du parti et ne coïncide pas parfaitement avec les législatures — la centaine de scrutins analysés touchant à des problèmes précis de caractère politique — principalement l'attitude à observer vis-à-vis des formations ministérielles qui se succédèrent au pouvoir, attitude de refus, d'opposition ou d'abstention jusqu'en 1911, puis attitude plus conciliante dès le ministère radical Monis, sans que cela devienne un principe constant — et législatif — notamment sur les projets de lois touchant les problèmes économiques et sociaux — sans omettre la politique extérieure. Au terme de cette analyse conduite avec la plus grande minutie, M. Fiechter est parvenu à faire une sorte de bilan des tendances manifestées de façon quasi constante pendant la durée des courtes périodes distinguées et à faire apparaître quels avaient été les députés se rattachant à l'une ou l'autre de ces tendances, relatives aux problèmes politiques principaux alors en débat beaucoup plus qu'à des principes de doctrine qui n'ont pourtant pas été éliminés, mais apparaissent pour ainsi dire sous-jacents, en référence lointaine.

Toutes choses qui contribuent, si l'on laisse de côté les chapitres d'introduction dont on a relevé la curieuse composition qui n'évite pas les redites, et qui ne donnent peut-être pas suffisamment d'informations pour situer le problème, à déterminer de façon plus précise les composantes du socialisme français comme force politique au niveau parlementaire essentiellement. Les conclusions de M. Fiechter,

sur ce point, viennent en effet confirmer, corroborer des données antérieurement acquises, mais surtout faire ressortir — dans ses justes proportions ? — le rôle joué par Jean Jaurès, l'auteur s'attachant à mettre en évidence les prises de position du député parmi des pairs, mais aussi les cheminements de la politique du chef, dans son groupe face aux autres groupes dans la marche à l'unité, dans la « véritable vague de fond qui soulève et emporte le socialisme français dans l'unification » en 1905, puis dans le parti uniifié, engageant une évolution « de l'intransigeance à la collaboration de classe », avec ce paradoxe, que l'auteur cherche à élucider, qui est que plus Jaurès apparaît « pragmatiste » et par là-même semble acquérir popularité et audience dans son parti — « sans Jaurès le conciliateur, le garant du Pacte d'Unité, Jaurès le politique n'aurait pas eu l'audience qui fut la sienne, à l'intérieur du parti, dans ces années de luttes internes » — parti dont il inspire, contre le dogmatisme de Guesde et l'attitude variante des autres chefs de file, les prises de positions — « prouvant de façon éclatante son attachement désintéressé au socialisme français, en acceptant d'entrer en minoritaire dans le PSU (parti socialiste uniifié), Jaurès s'est donné en même temps le droit d'inspirer et de diriger le parti » — plus Jaurès voit diminuer son crédit sur le plan parlementaire, au moins dans la période 1905-1910 — « l'acceptation de l'unité ... par Jaurès ... a été considérée par la Chambre comme une sorte de trahison et de malhonnêteté intellectuelle » — ce qui constitue sans doute l'une des conclusions les plus intéressantes de la thèse.

Ainsi, tout naturellement, l'auteur se trouve ramené à s'interroger sur le caractère de l'opposition Jaurès - Guesde, qui, selon lui, « n'a rien de personnel » — ce que contestèrent les rapporteurs de la thèse, peu disposés à voir dans les deux hommes politiques de simples « animateurs et inspirateurs d'une philosophie en action », pour en revanche reconnaître l'apport intéressant et valable du travail présenté pour une meilleure connaissance de l'histoire du socialisme français, dans une phase de son histoire mouvementée, travail où l'on remarque non seulement le souci constant d'aller au fond des choses — dans l'étude « micro-historique » des scrutins parlementaires — mais aussi la volonté de l'auteur de demeurer sensible au caractère humain de l'événement, sans peut-être toujours résister — au risque d'avoir faussé les perspectives de certains événements — à une sorte de fascination d'un Jaurès à qui il voue une profonde admiration : « Chercher un politique et découvrir un homme, un grand homme, est, au terme d'un travail parfois pénible et fastidieux, une joie qui compense largement les servitudes d'une longue enquête historique. »

J.-P. Aguet.

Paul Desjardins et les décades de Pontigny : Etudes, témoignages et documents inédits présentés par Anne Heurgon-Desjardins, Presses universitaires de France, Paris 1964, 416 p.

La merveilleuse abbaye cistercienne de Pontigny, située à quelques dizaines de kilomètres d'Auxerre et de Vézelay, s'est trouvée entre 1910 et 1939 le rendez-vous annuel — interrompu seulement pendant les années de guerre 1914-1918 — de l'élite européenne de la pensée et de la littérature : toute l'équipe de la première NRF, Gide, Ghéon, Copeau, Schlumberger ; bientôt Jacques Rivière, Thibaudet, Roger Martin du Gard, Charles du Bos ; plus tard Mauriac, Maurois, Jean Prévost, Malraux, Chamson, Martin-Chauffier, Bost, Sartre... De l'étranger Curtius, Lytton Strachey, Robert de Traz... Comment les nommer tous ? Comment ne pas mentionner aussi les philosophes, Jankélévitch, Schuhl, Baruzi, Bachelard ; les socio-logues et les historiens, Henri de Man, Fabre-Luce, Siegfried, Raymond Aron ? C'est que les rencontres de Pontigny (au nombre variable de 3 à 5 jusqu'en 1914, constant de 3 à partir de 1922) n'avaient pas seulement pour objet la discussion de problèmes littéraires et esthétiques, mais aussi de questions de politique générale et internationale, d'éducation, de religion... Là encore une énumération exhaustive est impossible, mais le programme de l'année de fondation, 1910, donnera une idée de cette diversité :

1. Le sentiment de la justice.
2. Le sentiment de l'art et de la vie d'autrefois.
3. Le sentiment de vie religieuse.
4. La vie ouvrière actuelle : ouvriers de l'industrie, ouvriers agricoles.
5. La poésie contemporaine.

L'atmosphère, le style de ces rencontres, un extrait du *Programme* de 1922 les évoque en annonçant la reprise des décades :

« On se souvient des journées d'août 1912 où, sous la charmille de Pontigny, Joseph Bédier définissait le *tragique de Tristan* ; André Gide en distillait avec précision l'amertume, et la montrait actuelle ; Maurice Emmanuel expliquait quelle belle matière c'était pour le musicien..., et la conversation s'engageait. L'on montait à la bibliothèque, Edmund Gosse choisissait une scène tragique d'un *Dramatist* élizabéthain, il la lisait en original et l'interprétait en français ; Bernard Bouvier commentait Schiller, Michel Arnaud, Henri Heine ; Francis Viéle-Griffin, André Gide, Henri Ghéon, Jean Schlumberger s'interrogeaient, appréciant ce que la sensibilité au *Tragique* a dû gagner ou perdre, avec le dessilement des yeux sur l'univers, qui marque l'âge moderne. Jacques Copeau consultait Pontigny sur son *Théâtre du Vieux-Colombier*, déjà dessiné dans sa tête. Une élite de jeunes gens (les meilleurs ne sont plus) écoutaient et interviennent sur un pied d'égalité ; l'entretien se prolongeait en promenade au jardin, ou sous la forêt. »

L'initiative, l'organisation, la continuité des décades sont l'œuvre de Paul Desjardins, admirable personnalité trop peu connue, dont toute la vie peut se résumer en un combat pour la vérité, pour la justice et pour la charité, qui se commence en 1892 avec la fondation de l'*Union pour l'action morale*, laquelle deviendra en 1905 l'*Union pour la Vérité*.

Le souvenir de Paul Desjardins et de Pontigny a été commémoré en 1959, et ce sont les textes prononcés ou écrits à cette occasion qui constituent la première partie de l'ouvrage publié par les soins filiaux d'Anne Heurgon. A relever en particulier ceux de Gabriel Marcel sur *l'Union pour l'action morale* et *l'Union pour la Vérité*, de Jean Schlumberger sur *Pontigny* et la « *Nouvelle Revue française* », d'Alfred Fabre-Luce sur *les Décades de Pontigny*, de Michèle Leleu sur *Charles du Bos, animateur des décades*. Une deuxième partie est faite d'un choix de textes de Desjardins, textes de caractère personnel, études littéraires et lettres (entre autres à Schlumberger, à Gide, à Suarès, à Copeau, à Bergson). L'ouvrage se termine par un ensemble de témoignages (fragments du *Journal* de Gide, lettres de Roger Martin du Gard, lettre de Bergson pour soutenir la candidature de Desjardins au Prix Nobel de la Paix, etc.). Illustré de seize très belles planches, ce livre est le juste hommage rendu à une grande âme, le digne monument aussi consacré à ce qui fut dans ce premier demi-siècle un des hauts lieux de l'Esprit.

Gilbert Guisan.